

Le chasseur abstrait éditeur

CANNIBALES

12

Les conséquences  
maléfiques  
de la série **facteur N**  
—imaginée par  
le vicieux docteur  
Zacharias Soriana—  
sur le comportement  
de ses contemporains

*ou Elle finira par te manger*

dont la novélisation  
est aussi publiée  
par Le chasseur abstrait

renseignez-vous



renseignez-vous  
chez Le chasseur abstrait

pour faire suite à

roman de  
**Patrick Cintas**







**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)

ISBN : 978-2-35554-394-4  
EAN : 9782355543944

ISSN série CANNIBALES : 978-2-35554-337-1

Dépôt légal : janvier 2017

**Copyrights :**  
© 2017 Le chasseur abstrait éditeur



## Le facteur *N*

Une série composée de

**N** – roman formant le noyau. C'est la novélisation complète de la série télévisée *Facteur N*.

*Paru chez Le chasseur abstrait.*

**CANNIBALES** – série de courts romans comme satellites de *N*. Ce sont les séries inspirées de *Facteur N* diffusées sur d'autres canaux.

Peuvent être lus séparément.

*Déjà paru chez Le chasseur abstrait:*

- 1- Popol-les-Rouflaquettes.
- 2- Art. XX & ss.
- 3- Toussaint moins un.
- 4- Scène morte avec les morceaux.
- 5- Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même.
- 6- La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy.
- 7- Tarzan VII.
- 8- De livre, *nada* (nouvelles).
- 9- Papas nazis, dadas nazis.
- 10- Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve.
- 11- Les pompes de Willy Li Lee.
- 12- L'ogresse

À paraître prochainement :

- 13- Le point mort.

Et bien d'autres...



# L'ogresse

Patrick Cintas



*A Pascal Leray, avec humour.*

*Le vin n'a pas raison*

*Mais il n'a pas tort non plus.*

**Ode au vin** – in **Gisèle** (P. Cintas)

Avais-je encore l'espoir de la revoir ? Nous nous étions séparés deux fois en dix ans. Il me semblait revivre cette épreuve une troisième fois. Je marchais derrière Anselmo. Il venait de me demander des nouvelles de Cathy. Il la connaissait depuis plus de trente ans. Et chaque été, il lui avait enseigné quelque chose d'utile, considérant que les filles n'ont pas d'autre fonction que l'utilité. Je crois qu'il agissait ainsi parce que la mère de Cathy était morte en couches. Son père était un de ces domestiques qui avait réussi dans l'administration judiciaire. Je ne crois pas qu'il fut jamais magistrat. Ou bien l'était-il et c'était un secret de famille. J'avais eu de la chance de rencontrer Cathy. Sa famille n'avait pas que des secrets. Elle jardinait aussi dans la finance et le terroir. En l'épousant, j'ai quitté la rigole des suées ouvrières pour monter sur l'échelle et contempler moi aussi de là-haut le paysage humain.

« ¡*Cuidado* ! dit Anselmo. Celle-là est particulièrement venimeuse. »

La vipère entra dans la roche.

« Il y en a beaucoup par ici, dit Anselmo. Beaucoup de culs anglais empoisonnés. C'est dur de marcher ici. Ils s'assoient n'importe où. »

Il fallait le suivre, le vieil Anselmo, tant sur le terrain de la conversation que sur celui de ces montagnes agitées par les vents marins. Plus bas, un ancien moulin avait les pieds dans l'eau. Anselmo avait dit :

« Pas besoin d'avoir une oreille pour comprendre ce qui se passe. Ces barrages sont utiles. On ne va pas se plaindre. Mais la terre n'est pas contente. »

La *Ferme des Orphelins* montra enfin sa toiture grise au bout du chemin. Des eucalyptus la protégeaient des vents. « Le soir, disait Anselmo qui y avait habité comme péon, ils se plaignent. Et la nuit, vous verrez comme tout redevient silencieux. Alors on garde un œil ouvert. Il arrive qu'un des orphelins ait envie de s'amuser. Et il vient vous tirer les pieds sous les draps. Vous verrez ! »

La ferme était inhabitée depuis trente ans. À cette époque-là, Cathy et son père passaient des vacances heureuses dans le moulin. Il n'y avait pas de barrage et la rivière coulait au pied du moulin dont la noria servait encore aux esclaves de cette terre ingrate. Aujourd'hui, le toit était effondré. On n'entrait pas. Et tout autour, les cactus et les figuiers de Barbarie s'étaient installés comme en bivouac. Je n'avais pas connu ces vacances. Anselmo avait un avantage sur moi.

Son bâton fouillait les herbes de chaque côté du chemin caillouteux. De temps en temps, il dénichait un bouquet d'asperges. Il ne le cueillait pas. Il n'était pas chez lui. Et ce serait bientôt chez moi. Il ne me conseillait pas

cette acquisition. Les orphelins revenaient si quelqu'un prétendait dormir dans la maison.

« Vous verrez bien, dit-il. J'ai travaillé toute ma vie dans cette ferme. D'abord pour cultiver le jardin, les fleurs et le potager. Puis pour protéger la maison, le jardin, la piscine, le verger, tout ce que vous voyez. Il n'y avait plus de limite à ce travail. Et j'ai bien failli me tuer à la tâche. Et pourquoi ? Toute ma bonne action fichue par terre à cause de ces maudits orphelins. Ils me harcelaient toutes les nuits. Ma femme m'a quitté au cours d'une crise de nerfs. Elle n'en pouvait plus. Elle est partie avec un ouvrier de Barcelone. Il paraît qu'on vit bien là-bas. Mais aucune ouvrière de Barcelone n'a voulu de moi. Je suis célibataire depuis. Tenté par le viol, je ne dis pas. Ah ces Anglaises ! »

Tous les volets étaient fermés. J'exprimai ma satisfaction de constater que les fenêtres étaient pourvues de cet accessoire. Anselmo marchait toujours devant, écartant les herbes sur ce qui avait été une pelouse. Une tondeuse rouillait sous un arbre. Curieusement, une haie d'épineux avait poussé tout autour de la piscine. Anselmo me fit signe de tendre l'oreille. On entendait le frémissement des crapauds. Il me sembla même percevoir le glissement discret d'un reptile.

« Il y a du travail pour remettre tout ça en état, dit Anselmo. Il vous faudra beaucoup d'argent. Et du temps. Vous n'y habiterez pas cet été. Je peux vous louer un appartement avec vue sur la mer. Vous verrez les petites Anglaises de l'hôtel. Vous ne voulez pas habiter à côté d'un hôtel ? Il n'y a que des avantages. Et le restaurant est très bon. J'aime cette agitation. Vous ne savez pas comme c'est triste d'entrer en hiver. Tout le

monde est parti. Les Anglaises qui se promènent sur la plage sont vieilles et alcoolisées. On ne rencontre pas d'amis. Alors je bois beaucoup. Et je ne fais plus grand-chose. Moi qui ai travaillé toute ma vie, depuis l'enfance !»

Nous étions sur la terrasse. On pouvait voir la mer entre les troncs en feu des eucalyptus. Anselmo s'assit sur une chaise de fer pour me montrer que le mobilier de jardin n'avait pas souffert de l'abandon. Il mima le geste du peintre, s'appliquant à *re-surfacier* la table où couraient des feuilles noires et pointues. Il ne manquait plus que la carafe, le verre et une portion avec un morceau de pain. Il mima aussi cette paresse. Mais d'après lui, je n'en profiterai pas avant le prochain été. Celui-ci était compromis par des travaux colossaux. Il connaissait quelqu'un à l'hôtel en question.

«Tout est réservé en hiver. Il n'y a plus moyen de trouver de quoi dormir si on n'a pas soigneusement planifié son voyage. Ah mais j'oubliais... Vous ne voyagez pas. Vous vous installez. C'est différent. Mais pour cet été, je ne vois que la solution de l'appartement à côté de l'hôtel. Que des avantages ! Ici, vous finirez par vous ennuyer, si toutefois les orphelins ne vous rendent pas la vie impossible.

— Qui sont-ils, ces orphelins ?

— Vous savez comment on devient orphelin... Un accident, la vieillesse, quelquefois le suicide. Mais le parricide, c'est rare.

— Une histoire horrible, je suppose...

— S'ils s'étaient contentés de les tuer... C'est rare, mais ça arrive. Et c'est quelquefois justifié. Tous les parents

ne sont pas de bonnes personnes. Je ne leur cherche pas des excuses, d'autant que le Bon Dieu ne leur a pas pardonné. Mais ce n'est pas le clou du spectacle...

— Dites-moi...

— Ils ont mangé leurs père et mère pour effacer toutes les traces. Mais on les a retrouvés dans le trou... vous savez... il fallait bien qu'ils aillent se vider. Et ils l'ont fait ici. Ah si ça avait été moi, j'aurais fait ça dans la mer. *El mar se lo lleva. Dicemos.* Et on a bien raison de le dire. Mais le crime ne peut pas être parfait. S'il l'était, les apôtres nous auraient raconté des blagues.

— Combien étaient-ils, ces orphelins cannibales ?

— Trois. Tlön, Uqbar et Orbis.

— Tertius. Vous badinez. Vous n'êtes pas si cultivé que ça...

— Si vous saviez ce que je sais, vous le seriez moins vous-même. Entrons.»

Anselmo poussa la porte. Nous entrâmes dans une grande pièce à peu près vide. Une poutre épaisse et noire la traversait. Anselmo s'étrangla avec une main et tira la langue.

«Ils les ont pendus là comme des jambons. C'est comme ça qu'ils les ont tués.

— On n'en sait sans doute rien.

— Ça s'est passé ici, sous vos pieds. Ils ont lutté. Mais ils étaient trop vieux pour résister à deux jeunes garçons qui travaillaient à la carrière de marbre...

— Il y avait une fille !

— Si on peut appeler ça une fille. Julia. Elle n'était pas belle. Personne ne couchait avec elle. D'ailleurs, elle aimait les filles. Mais peu importe qui ils étaient. Je vais vous montrer la cuisine où ils les ont découpés, cuisinés et avalés. Ensuite je vous montrerai le trou où... vous savez...»

Je voulais voir les chambres. Il y en avait trois : celle des parents (*el matrimonio*), celle des deux garçons (côté jardin) et celle de Julia qui avait vue sur la mer entre les troncs des eucalyptus. Chacune de ces chambres donnait sur la grande pièce où nous nous trouvions. D'autres portes restaient à ouvrir, dont celle de la cuisine et celle donnant sur le trou. Il n'y avait pas de patio. Côté mer, une terrasse aux dalles de terre cuite. À l'opposé, les jardins, fleurs et potager (qui avaient été l'œuvre d'Anselmo). À droite, l'allée par où nous étions arrivés, donnant sur un chemin non carrossable. Et à gauche, diverses remises dont une ancienne bergerie datant de l'occupation musulmane. Et au-delà d'une certaine distance qui restait à mesurer, la pente rocailleuse qui semblait celle d'un volcan. L'endroit ne me déplaisait pas. Il était isolé, paisible et l'été en faisait un enfer qui justifiait la présence d'une piscine.

«Le moulin est-il à vendre ? demandai-je à Anselmo qui se plaignait de mes moments d'inattention.

— Il fait partie de la propriété. Mais vous n'en tirerez rien. Le maçon récupérera les pierres pour les dalles. Mais il faudra les remonter. Il n'y a plus d'hommes pour ça. Vous avez lu *L'invention de Morel* ? Insensé. Qu'est-ce que vous décidez ? Il y a d'autres acheteurs. Le prix vous convient-il ? Ça nous ferait plaisir d'avoir pour voisin un homme comme vous.»

Je ne savais pas ce que je représentais aux yeux d'Anselmo et de son épouse (ce *nous* devait l'impliquer dans son désir personnel de me voir persécuté par les trois orphelins), mais je n'avais pas l'intention d'entretenir des relations de voisinage, fût-ce avec le meilleur connaisseur de l'affaire des *Trois Orphelins de Blacos*. Cette histoire ne m'intéressait pas. J'en connaissais moi aussi quelques-unes du même cru. Des histoires plus astucieuses que vraies. Des fables aux saveurs pédagogiques. Comment les avait-il appelés, ces orphelins ?

«Maintenant, dit-il, voyons la cave... C'est là que se trouve tout le matériel de l'exploitation. On y accède aussi par la pente. Car du vivant des propriétaires, nous n'entrions jamais ici. Quand on nous a dit qu'ils avaient été pendus à la «grande poutre», nous n'avions aucune idée de ce qu'elle pouvait être, cette poutre. C'est quand on les a vus fouiller dans la fosse qu'on s'est dit qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Sinon, jusque-là, on les avait pris pour des rigolos. Et ils ont fini par apporter la preuve qu'ils n'avaient pas disparu. Comment expliquer leur présence, sous forme d'excrément, dans la fosse ? Ils ont aussitôt plongé leurs instruments dans le cul des trois assassins. Je vous le dis comme ça s'est passé. Descendons.»

Une des portes qui meublaient les murs de la grande pièce donnait sur un escalier taillé dans la roche. La chaleur y était insupportable. Une lampe à pétrole ou à huile nous guida dans le boyau. Anselmo continuait son récit bifurquant aux angles des anacoluthes qui étaient tout ce qui avait été gravé dans sa mémoire :

«Personne ne passait par là. Comme je vous l'ai dit, on n'entrait pas dans la maison. Nous, on passait par

l'extérieur. J'ai découvert cet escalier quand on m'a confié l'entretien de la propriété. Enfin... pour dire la vérité, c'est ma femme qui s'occupait de l'intérieur. Et c'est en ouvrant la porte qui est là-haut qu'elle a appris l'existence de cet accès. Vous ai-je dit qu'à l'époque, je n'étais pas célibataire... ?

— Vous souhaitiez me présenter madame, je crois, tout à l'heure... à l'heure de prévoir de bonnes relations de voisinage...

— C'en est une autre. Je ne les mange pas, mais elles me fuient. Alors je les enferme jusqu'à ce qu'elles trouvent le moyen de s'échapper. Maintenant, on vous accuse de viol pour un oui pour un non. Je regrette d'ailleurs pour Cathy...

— Je vous en prie... non...

— Si, si ! Je l'ai bien connue, vous savez ? Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Nous verrons ça plus tard. Il y a des choses que vous devez savoir.

— Peut-être...

— Et des choses que vous devez savoir.»

Anselmo actionna le bouton d'un gros interrupteur électrique. Un vaste hangar fut entièrement éclairé. Il était encombré de matériels agricoles en tout genre. Anselmo me présenta successivement à une moissonneuse puis à un engin qui avait peut-être servi à fabriquer des saucisses. Il était fier d'avoir servi ces armes qu'il appelait des outils. Il me conduisit à l'endroit où se trouvaient encore les outils de jardinage dont il avait amoureuxment entretenu pendant des décennies tant les fers anciennement forgés que les manches toujours

luisants des efforts qu'il leur avait communiqués dans la collaboration et la soumission aux rigueurs du travail de la terre. Et tous ces efforts, monsieur, récompensés par quoi ? Il s'effondra une demi-minute sur un sac de terreau.

« Nous passons notre vie à améliorer celle des autres, dit-il en essuyant ses larmes dans un gros mouchoir à carreaux noirs et blancs. Ce qui, en principe, suppose qu'on s'échine à améliorer la vôtre. Voyez le résultat : Je suis toujours moi-même. Tel que j'ai été créé. La même nudité se cache sous ces vêtements qui iront à la poubelle quand ce sera le moment de me mettre sous la terre. Avez-vous beaucoup changé depuis, monsieur ?

— Sans doute. En épousant Cathy...

— Je m'en doutais... Si vous le permettez, nous allons sortir. Vous verrez la pente. Celle que nous gravissions avec nos outils sur le dos. Et quand nous descendions, sous le poids de ces mêmes outils, où allions-nous ? Voulez-vous le savoir, monsieur ? »

La porte qu'il ouvrit était assez basse pour nous contraindre à nous plier. Je supposais qu'une autre ouverture permettait le passage des engins. Anselmo était-il le seul à utiliser cette porte ?

« Certes non ! Nous étions des dizaines de jardiniers. Ce que vous avez vu de nos outils, c'est ce qui reste. Ceux qu'on m'a laissés pour l'entretien une fois le procès terminé et les coupables garrottés. Tout le reste a été dispersé par les héritiers.

— Il y avait donc des héritiers...

— Et Cathy en était. Mais vous ne la connaissiez pas à l'époque...

— Je savais pour le moulin... un peu...»

Dehors, le soleil écrasait de lumière le moindre relief. La poussière s'éleva à la hauteur de mon nez, brûlante et sans odeur. Je déboutonnai mon col de chemise et remontai mes manches, comme si je me préparais à travailler dans ces conditions atroces.

«Il y avait des fois où on ne nous ménageait pas. Il y avait des raisons pour ça. L'homme qui possède soumet ses esclaves aux principes de la terre. Mais rien ne dit qu'il les accepte, ces principes. Il lutte lui aussi contre eux. Il sait qu'ils le tiennent par la peau du cul pour le conduire en Enfer avant qu'on ait eu le temps, nous autres, de nous expliquer avec le gardien du Paradis. Mais peu importe, n'est-ce pas, que Dieu existe ou pas. Ni que le Pape soit un imposteur comme les autres. L'homme a besoin de l'homme. Sans l'homme, l'homme n'est pas un homme, monsieur. C'est un animal comme les autres.»

Je commençais à comprendre où Cathy avait trouvé ses idées sur tout et sur rien. Nous dévalâmes la pente et arrivâmes exténués dans un enchevêtrement de roseaux et d'arbustes calcinés. L'ombre me sembla plus brûlante encore que la lumière. Anselmo me conseilla de toujours avoir sur moi un mouchoir. Il s'essuyait le visage avec le sien.

«Qu'elle vous en taille un dans un bon coupon, dit-il. Et à la taille de l'effort qu'exige ce pays. Vous n'aurez pas souvent l'occasion de le tremper dans l'eau de la rivière. Pas une goutte. De la poussière à boire. Mais du

temps où on nous faisait crever au travail, l'eau coulait doucement et des enfants s'y baignaient en attendant d'avoir l'âge de nous rejoindre sur les terrasses des jardins. Je n'aime pas ce passé, monsieur, mais il y avait de l'eau dans la rivière. Et les touristes de nos plages, c'étaient nos propriétaires eux-mêmes. Pouvions-nous les distinguer des pêcheurs ? »

Au-dessus, je pouvais voir le bord de la route où j'avais laissé ma voiture, en plein soleil. Anselmo m'expliqua avec ses mains comment le carburateur se transforme en petit démon capricieux. Il mima une « sainte » colère. Il connaissait tous les types d'ennuis qu'on peut avoir si on néglige les particularités de cette terre, de ses possibilités d'existence et de son histoire passée et à venir. Il frappa le sol de sa sandale.

« Rien ne bouge, dit-il. Je n'ai jamais rien vu bouger. À part l'eau qui s'en est allée. Et encore, elle menace d'emporter à tout moment le moindre brin de paille ici égaré par l'âme en peine. Un jour, je vous amènerai au bout du fleuve. Nous ne sommes pas loin de la mer. Vous emprunterez ce chemin pour aller à la plage avec les autres. Allons-y demain. Je vous montrerai l'appartement et l'hôtel à côté, les Anglaises nues et le charme des espaces commerciaux. Où coucherez-vous, ce soir ?

— Dans ce même hôtel où j'ai pris une chambre.

— Côté mer, j'espère !

— L'architecte s'est arrangé pour que nous ayons une perspective... oblique.

— Formidable cet architecte ! Je l'ai connu. Un Français. De la culture, monsieur. Toujours un livre en

tête. Oui, une vue oblique. J'aime ça moi aussi. Ainsi, chacun peut profiter de la mer. Elle est à nous ! »

Il exultait, Anselmo. Il m'offrit le goulot de sa gourde. Le vin avait un goût de goudron. Il le savait. Il alluma une cigarette.

« Vous devriez fumer, dit-il. Il faut boire, fumer, manger et abuser de tous les plaisirs. C'est une bonne manière de provoquer la mort. Sinon vous partez comme un curé, la main sur la bite et le doute au bout de la langue. Il faut s'empoisonner. Je ne veux pas être un personnage sympathique. Ni le contraire. Je ne veux pas être aimé ni épouvanter les petites filles. Je ne me souhaite que le bonheur de savoir que je suis l'auteur de ma mort. Une manière comme une autre de s'illusionner sur le sens de la vie. Vous ne trouvez pas ? »

Je trouvais... Nous descendîmes encore. Sur l'autre pente, des arbres verts formaient un bois parfaitement carré. Anselmo me montra la conduite d'eau qui descendait, soutenue par des piquets de béton formant comme les pattes d'un insecte adapté à cet environnement hostile.

« Si vous vous approchez de ces citronniers, vous entendez l'eau. Elle n'est pas d'ici. Elle vient de loin. Ces Anglais savent ce qu'il faut faire pour échapper à la malédiction qui ne concerne que nous. Qu'avons-nous fait pour la mériter ? Je n'en sais rien. Et ne vous avisez pas d'aller cueillir un citron pour étancher votre soif. Les chiens viennent d'Allemagne. Tous les Gitans le savent. Il y a même des caméras. Jetez vos cailloux sur ces engins de malheur, ils retombent dans l'herbe grasse sans faire de bruit, comme des oiseaux morts.

Et alors filez le plus vite possible, car les chiens sont lâchés. La terre appartient à celui qui la possède. Et nous ne savons pas si on a bien fait de se révolter pour ne plus appartenir à personne. Voilà le moulin.»

Ou ce qu'il en restait. Trois murs à hauteur d'homme, une poutre couchée en travers, des gravats aux herbes jaunes et raides, de la ferraille semblant combattre d'autres végétations dures et sèches.

«On n'en fera plus rien, dit Anselmo. Mais si vous le souhaitez, il est à vous. D'ici, on voit la mer. Si la poussière le veut toutefois. Pas plus de dix minutes de marche. Vous longez les roseaux pour mettre vos pieds à l'abri des cailloux et de ce qu'ils cachent. Et voilà la plage avec ses touristes et sa perspective de bonheur monnayé. Vous pourrez en profiter tous les jours. Cathy aimait cette course. À l'époque, le moulin était un vrai bijou. Et agréable avec ça. Bien sûr, il était pillé chaque hiver. Aussi, Cathy n'y laissait rien de précieux. Elle emportait même la vaisselle. Il était inutile de fermer la porte à clé, sinon vous étiez quitte pour changer la serrure à votre retour, l'été suivant. Je me rappelle ces déménagements au début de l'automne, à l'époque des pluies. L'eau dévalait la pente et nourrissait le fleuve qui se gonflait. Eaux jaunes du fer arraché à ces surfaces. Un chemin montait vers la maison. Les trois orphelins veillaient au bonheur de Cathy. Il fallait les voir bousculer les péons qui remontaient avec les meubles et les caisses sur le dos. Les parents surveillaient la manœuvre sans quitter la terrasse. Ils aimaient Cathy. Sa mère était une fille de cette terre. Mais elle n'était plus de ce monde pour affirmer sa fierté. Le père de Cathy ne s'occupait pas de ces choses. Il passait l'été avec des

femmes et logeait rarement au moulin. Parfois, il s'entretenait avec le vieux Gaspar, le père des futurs orphelins. Ils fumaient un cigare sur la terrasse au coucher du soleil pour limiter la durée de la conversation. Ils parlaient affaires. Ces pentes étaient couvertes de jardins et d'arbres fruitiers. Il y avait beaucoup d'argent en jeu.

Mais ne parlons plus du passé. Il faudrait tout remettre dans l'ordre. Les histoires, les morts, les bonnes actions comme les mauvaises. À quoi bon ? Nous vieillissons plus vite que la réalité. À tel point qu'elle finit par ressembler à nos enfants. Mais pouvons-nous dire qu'il ne s'est rien passé ? Et à qui le disons-nous ? Vous, monsieur, vous en savez assez pour écrire un roman, parce que votre roman ne parle pas des trois orphelins de Blacos. Mais maintenant que vous en savez plus, à quel endroit de votre roman vont-ils agir pour participer logiquement au dénouement de cette sombre histoire de terre et de sang ? Vous savez quoi ? Cathy manque à notre conversation. Si elle était là, elle en changerait même le ton. Elle en sait plus que vous. Et pourtant, vous avez décidé d'écrire l'histoire qui vous lie à elle pour toujours.

Je ne dis pas que votre idée d'acheter cette ferme est mauvaise pour vous. Mais vous allez entrer dans la complexité des lieux. Tout naît de l'endroit où on ne se trouve pas quand commence l'histoire. Mais vous, malheureux amant de la fille, vous vous tordez les mains sur la scène d'un théâtre en gémissant que tout ce qui vous arrive est absurde, et donc injuste. Quelle erreur ! Alors que vous avez simplement mis le doigt dans l'engrenage. Vous n'allez pas vous perdre non plus. Vous saurez toujours où vous êtes, où vous allez. Vous ne

penserez plus à votre lecteur qui lui, impatient et étranger, ne demandera plus son chemin aux passants et aux voyageurs que vous avez créés et évoqués pour lui.

Ôtez de votre esprit l'idée de créer une œuvre d'art à partir de ces lieux. Ici, vous vous éloignez de la comédie humaine pour rejoindre les personnages de votre drame intérieur, le seul qui compte maintenant à vos yeux, car depuis que vous n'êtes plus aimé, vous ne regardez plus dehors, à travers cette fenêtre que vous avez chargée de symboles.

[...]



du même auteur chez *Le chasseur abstrait éditeur* :

*un choix de titres :*

- Cahiers de la RAL,M - N° 5 - La Vieja - revue
- N - roman
- Popol-les-Rouflaquettes - roman
- Art. XX & ss - roman
- Toussaint moins un - roman
- Scène morte avec les morceaux - roman
- Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même - roman
- La Société Mortuaire d'Aménagement d'Alfred Vermoy - roman
- Tarzan VII - roman
- De livre, *nada* - nouvelles
- Papas nazis, dadas nazis - roman
- Je suis là pour vous confirmer que c'est un rêve - roman
- Les pompes de Willy Li Lee - roman

*l'œuvre intégrale ici:*

<http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

**Le chasseur abstrait éditeur**

12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)**  
**[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN: 978-2-35554-394-4  
EAN: 9782355543944

ISSN série CANNIBALES: 978-2-3554-337-1

Dépôt légal: janvier 2017



La série télévisée *FACTEUR N* a mal tourné.

Mais elle n'est pour rien dans le désordre guerrier et politique qui a mis fin à son incroyable succès.

Le Monde est plus compliqué que ça.

Tellement compliqué que nos héros vont se retrouver dans la fosse aux lions. Entre l'expérience vécue et les séquelles de la fiction, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux.

Mais la satire y gagne...

**N** (roman paru chez Le chasseur abstrait) est le noyau d'une série romanesque. Autour de ce volume gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

En effet, la série télévisée dont l'histoire est racontée dans **N** aura des conséquences sur le comportement des contemporains de ses auteurs.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion. A suivre...

12

## L'ogresse

*ou Elle finira par te manger*

Les morts, les ex, c'est de l'histoire ancienne. On en fera ce qu'on voudra. Heureusement que j'ai amené du vin. S'il n'y en a pas assez, je remonterai pour en chercher. Et vous m'attendrez bien sagement. Vous n'avez pas d'assez bonnes jambes, surtout après avoir bu tout ce vin...

**Déjà paru dans la série**

*Voir en première page intérieure.*